



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

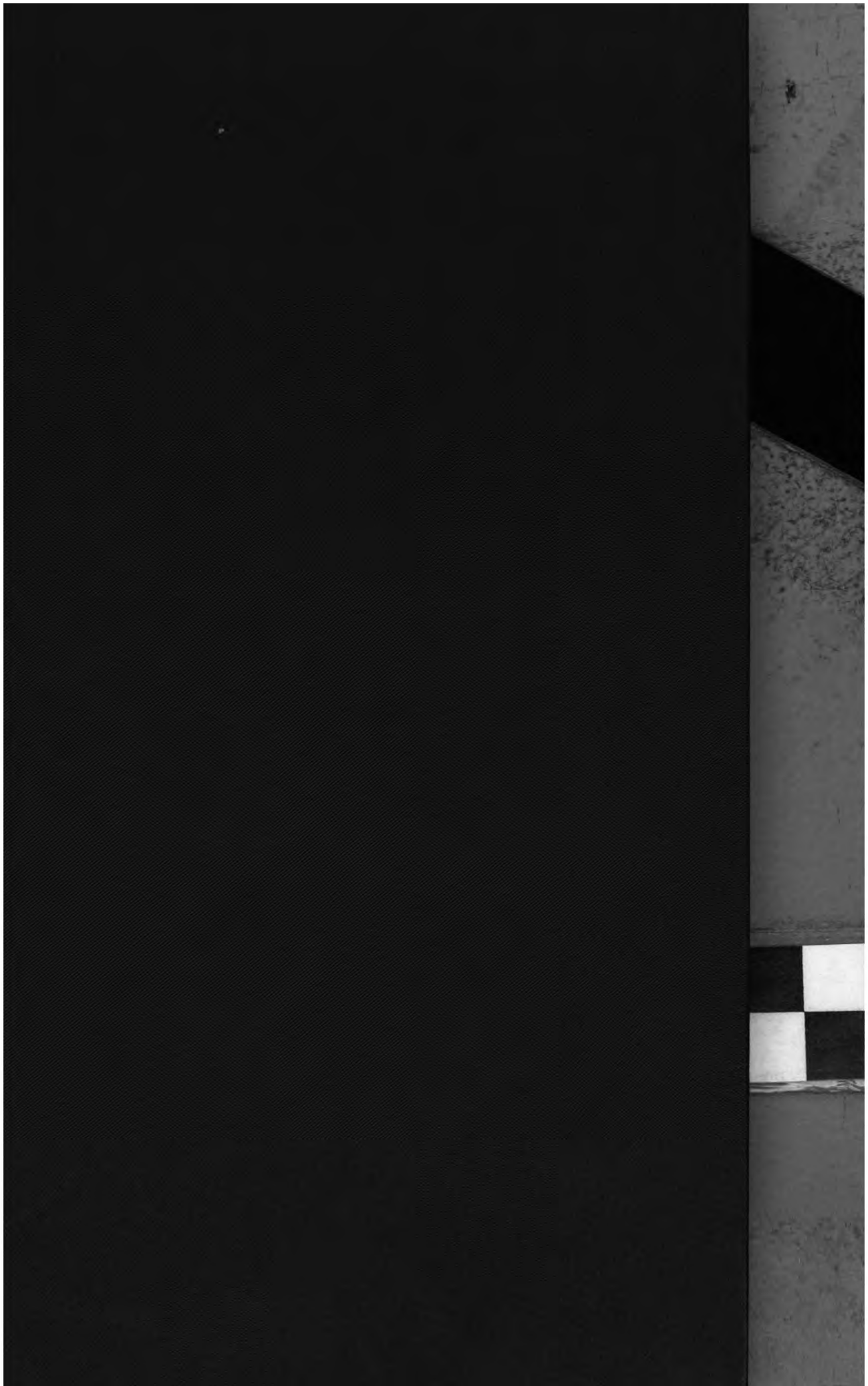
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

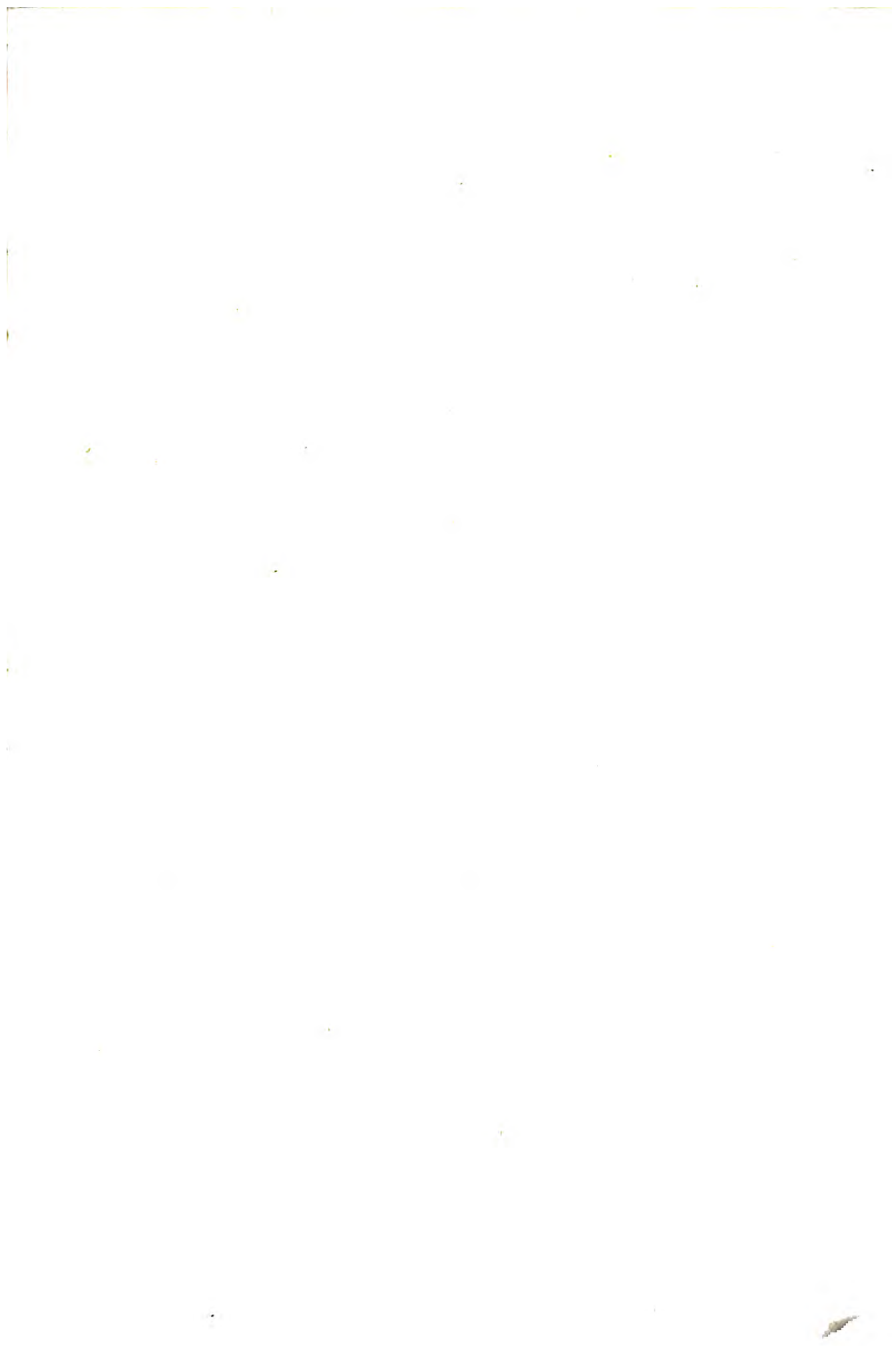


~~MS 26 c. 111~~



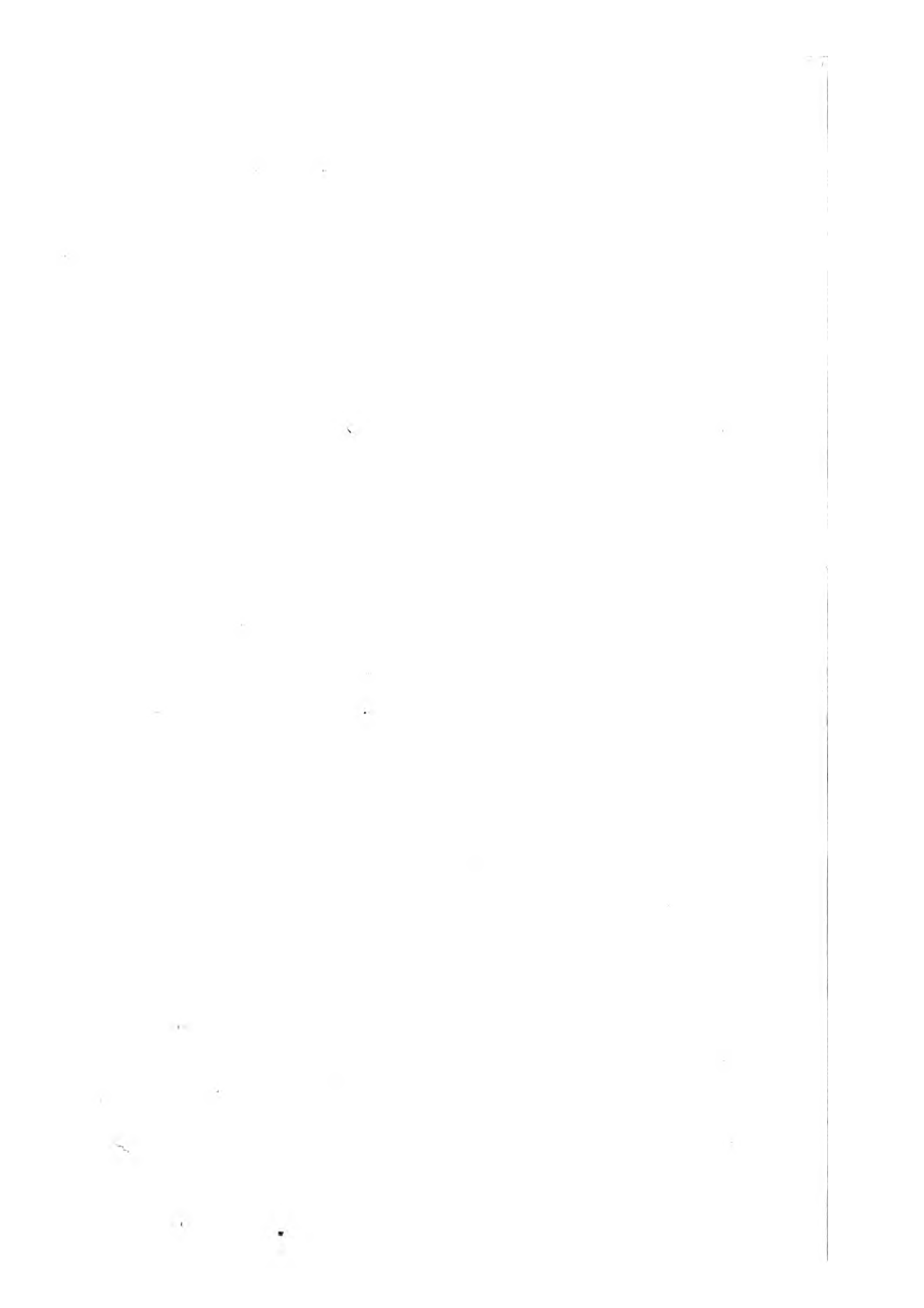
Vol. Stat. IV B. 198











NOTICE

SUR

PÉTRARQUE,

AVEC UNE PIÈCE INÉDITE DE

Mirabeau

SUR

LA FONTAINE DE VAUCLUSE,

PAR

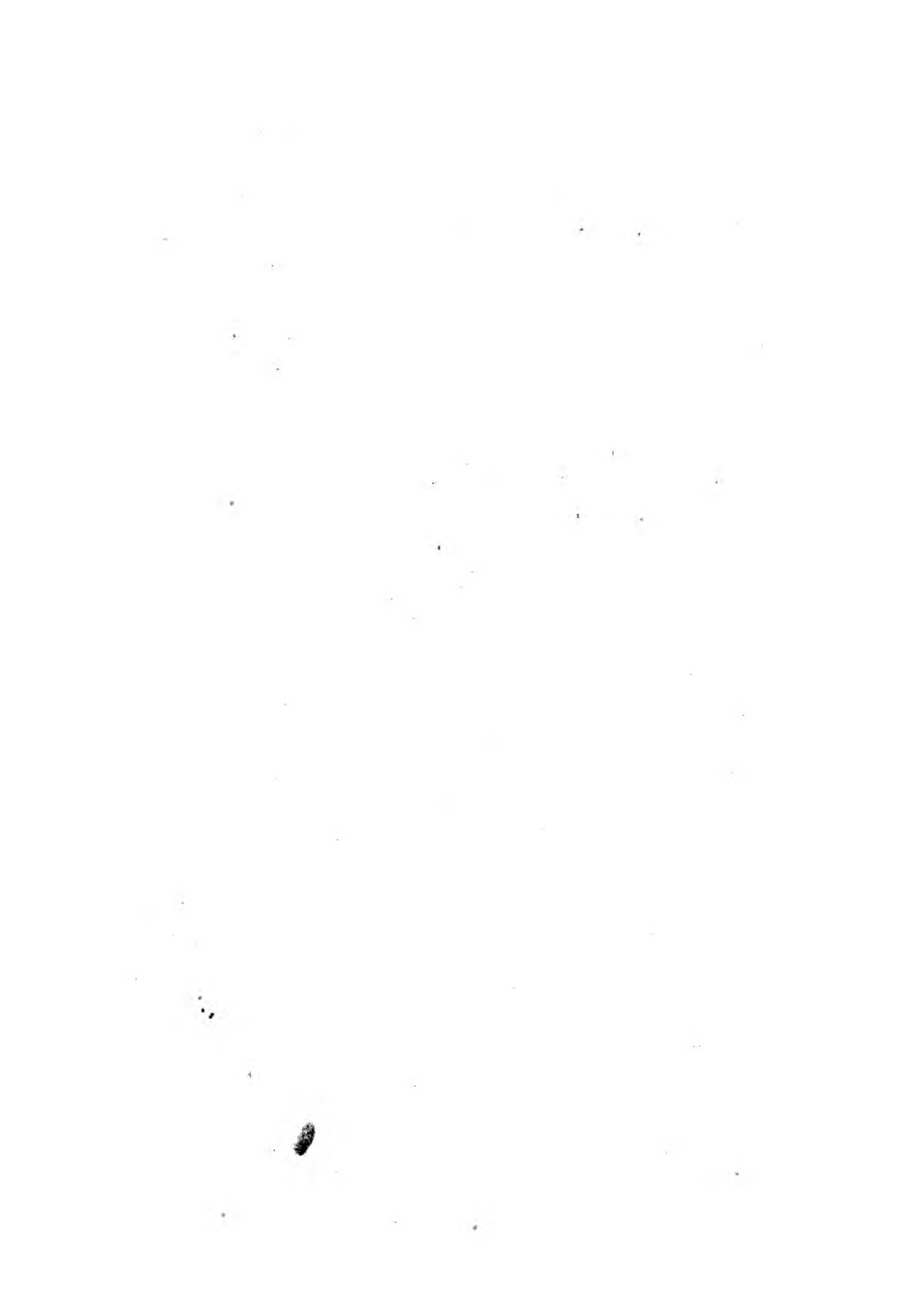
VICTOR COURTET, DE L'ISLE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE ST.-GERMAIN DES PRÉS, n° 9.





91 41
NOTICE

SUR

PÉTRARQUE,

AVEC UNE PIÈCE INÉDITE DE

Mirabeau

SUR

LA FONTAINE DE VAUGLUSE,

PAR

VICTOR COURTET, DE L'ISLE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE ST.-GERMAIN DES PRÉS, n° 9.

1835.

*He arose
To raise a language, and his land reclaim
From the dull yoke of her barbaric foes....*

LORD BYRON.



Introduction.



e n'est point un travail important que je livre au public, et je désire que l'on me croie parfaitement sincère dans l'expression de ma propre

opinion sur le présent opuscule. C'est une œuvre presque futile, dont tout l'intérêt ne peut naître que du sujet, et dont le seul mérite, aux yeux du lecteur comme aux miens, ne peut être que de faire diversion à des travaux plus graves.

J'ai composé cette notice avec impartialité. J'ai consulté des documens nombreux, fournis en grande partie par les littératures étrangères ; mais, loin de me proposer d'en discuter publiquement la valeur et l'authenticité, je me suis livré, dans la retraite, à mon travail d'élaboration, et, quand ma mémoire a été suffisamment pourvue, j'ai écrit, sans vue ultérieure de publicité.

Un long intervalle s'est écoulé. Depuis lors, j'ai souvent entendu répéter, surtout dans le midi de la France, qu'il manquait

à notre littérature un ouvrage , à la fois succinct et complet , qui éclaircît quelques points historiques sur le poète et l'héroïne de Vaucluse, et sur cet amour mystérieux dont les siècles se sont souvenus ; un ouvrage qui , par sa forme , pût devenir populaire , et par son fonds , digne de remplacer les écrits longs, fastidieux et partiels des biographes connus. Le voyageur qui visite le rocher de Vaucluse n'y porte que de vagues souvenirs ; il n'y trouve que des traditions incomplètes dont son esprit ne peut point être satisfait : heureux quand il sait comprendre cette nature vierge et poétique qui , parlant à son cœur , nourrit du moins ses illusions ! l'historien , l'artiste voudraient y recueillir des faits ou des inspirations naissant de la poésie du passé ; mais en vain , comme Byron sur le sol de l'antique Grèce , chercheraient-ils à faire revivre , à calquer, pour ainsi dire, par la pensée, chaque site et chaque ruine ; les lieux ne suffisent pas

toujours pour féconder l'imagination , les lieux sont quelquefois arides , et , même dans leur exceptionnelle beauté , ils attendent que l'imagination leur prête une vie , dont ils ne sont que le reflet. Comment , alors , l'historien , le voyageur et l'artiste dédaigneraient-ils un récit abrégé , destiné à leur rappeler des faits qu'ils ont pu oublier ou à leur révéler un drame qu'ils ignorent ; comment dédaigneraient-ils quelques pages simples , concises , propres peut-être à servir de préface à l'ouvrage que notre littérature réclame ?

Ce n'est point ici le lieu de soulever des discussions purement critiques. S'il s'agit de Pétrarque , de l'excellence de ses œuvres , de la sincérité de son amour , de la pureté de ses mœurs , il est inutile de compulsier des textes et d'invoquer des témoignages , pour établir une opinion précise et rationnelle. S'il s'agit de Laure , il importe à peine d'indi-

quer les doutes qui ont été émis sur sa véritable origine , sur sa famille et sa condition dans le monde. Que M. Costaing de Pusignan ait prétendu , sur la foi de documens d'une authenticité équivoque et s'étayant de quelques analogies forcées , que Laure appartenait à la maison des Baux et non à celle de Sades , contrairement aux témoignages unanimes qui nous ont été transmis , c'est là un paradoxe dont la réfutation serait ici complètement oiseuse. J'opposerai à tous ses argumens l'épigraphe même de son livre , qui ne peut guère s'appliquer à ce qu'il a écrit : « *Omnia jam in vulgus effusa sunt quæ scripsi ; vulgus habet , tangit et lacerat.* » Ces mots, si je ne m'abuse, s'appliquent beaucoup mieux à la notice qu'on va lire.

L'auteur que je cite a quelque réputation dans le midi de la France et particulièrement dans les localités auxquelles il s'est efforcé

de donner un certain relief historique : ailleurs on ne le connaît pas. Belle recommandation, en effet, pour un livre de littérature, que d'être écrit dans un style incorrect, trivial, presque inintelligible, et de présenter la traduction d'une langue que l'auteur ne comprend pas ! Pour justifier ses hypothèses, M. l'abbé Costaing cite des textes nombreux qu'il ne choisit point parmi les pièces les plus connues, les plus saillantes, mais qu'il emprunte à des éditions inconnues du public, et que d'ailleurs il dénature à son gré. Ce n'est point à cette source que doivent être puisés les matériaux de l'histoire.

M. de Labastie est une autorité mille fois plus respectable. Le résultat de ses longues et profondes recherches est infiniment plus précieux, et, malgré le caractère paradoxal de ses opinions, nul ne peut méconnaître l'esprit d'impartialité qui l'a guidé. Si l'on dési-

rait toutefois une certitude parfaite de dates et de pièces, ce n'est point à l'ouvrage incomplet de M. de Labastie qu'il faudrait la demander. M. de Sades aurait, sous ce rapport, un avantage immense sur son prédécesseur. Malheureusement M. de Sades semble n'avoir fait qu'un long panégyrique, dont il n'est permis qu'à un critique profondément érudit de poursuivre jusqu'au bout la lecture. Madame de Genlis, évitant cette monotonie, n'a fait, par compensation, qu'un roman, et en vérité un fort triste roman, digne en tous points de ses *Mémoires*. C'est dans les livres italiens, ou bien dans les biographies vulgaires composées généralement d'après le texte italien, que l'on trouve les indications les plus exactes sur la vie de Pétrarque, et l'analyse la plus précise de ses œuvres. Sans remonter jusqu'aux écrivains antérieurs au dix-huitième siècle, qui, par l'importance de leurs découvertes bibliographiques, ont

singulièrement surpassé les Français, je citerai seulement comme des modèles de bon goût et de sagacité critique les écrits de Tiraboschi et de G. B. Baldelli, dont l'ouvrage français de M. Arnavon, ouvrage remarquable du reste par une extrême véracité et un choix excellent de citations, n'est en grande partie que la traduction littérale. C'est dans ces écrits que l'on doit chercher une saine appréciation de l'influence littéraire et politique de Pétrarque; c'est là seulement qu'on trouvera des récits véridiques sur ses relations avec Laure.

Il est un point capital sur lequel il me paraît nécessaire de rectifier une opinion trop accréditée. On croit généralement que Pétrarque, fervent adorateur de la beauté, s'est tellement abstrait dans la contemplation de son amante qu'il n'a pour ainsi dire d'autre personnalité que celle que lui donne l'exal-

tation de ce culte idolâtre. Ecrire sur Pétrarque sans consacrer la moitié des pages à Laure, c'est s'exposer infailliblement à tromper l'attente du lecteur. Pourtant on ne peut point créer l'histoire : on ne fait que la copier.

Le hasard m'a favorisé dans la recherche d'un complément à ma courte notice. Je publie une pièce inédite de *Mirabeau* sur la fontaine de Vaucluse, dont je m'engage, au besoin, à prouver l'authenticité. Cette pièce est surtout remarquable par les circonstances étranges qu'elle rappelle et par la précision des détails topographiques. Mirabeau était menacé d'expiation dans les chances d'un duel de mille folies de son orageuse jeunesse. Son adversaire, M. de G..., riche et puissant gentilhomme d'Aix, lui avait donné rendez-vous à l'Isle, jolie petite ville située, pour ainsi dire, sur l'avenue de Vaucluse. Mirabeau mit un tel empressement à répondre à cet appel qu'il

se trouva à l'Isle trois jours avant l'arrivée de M. de G... Pendant cet intervalle , il ne s'occupa en quelque sorte que de ses correspondances amoureuses , dans lesquelles il inséra des vers sur Pétrarque et sur Laure , et fit de la fontaine de Vaucluse la description suivante :

La Fontaine de Vaucluse,

PAR MIRABEAU.

« VAUCLUSE, située au levant d'Avignon et de l'Isle, à cinq lieues de la première ville, à une lieue de la seconde, est un séjour que la nature s'est plu à embellir de sa simplicité la plus touchante et de ses traits les plus fiers. L'art descriptif n'y saurait atteindre : on y sent tout ce qu'on voit, plutôt qu'on ne l'observe.

» On arrive à Vaucluse par un vallon solitaire, enfermé dans une étroite enceinte de montagnes. On fait quelques pas sur les bords d'une rivière limpide que l'on appelle la *Sorgue*, et qui, à sa source même, est déjà large et profonde. Sur l'un de ses bords, se trouve un petit village placé aux pieds d'un rocher qui

soutient les débris d'un petit château , que la tradition populaire fait passer pour la demeure de Pétrarque ; et , comme le peuple est beaucoup plus près de la nature que les beaux esprits et n'entend rien au platonisme , il ajoute que le château de Laure était dans les montagnes voisines et que les deux amans s'entendaient par signaux.

» Un sentier pierreux, frayé entre les roches, conduit en tournant au fond du vallon. Des deux côtés, un nombre infini de sources souterraines fournissent des gerbes d'eau, qui, à très peu de distance, ont tellement grossi la rivière qu'on y a construit un pont. Tel est l'abord de Vaucluse.

» Figurez-vous ce vallon singulier fermé par une enceinte de rochers en demi-cercle d'une hauteur prodigieuse. Sous cette masse énorme et perpendiculaire règne un demi-jour effrayant. Une double grotte, de plus de cent

pieds de largeur et de profondeur, est formée par les cavités que l'eau tour-a-tour creuse et abandonne. Les ténèbres et l'immensité du gouffre inspirent une horreur religieuse. Vers le milieu de l'antre, la nature a creusé un bassin ovale dont le grand diamètre est de dix-huit toises et dont on n'a jamais pu sonder la profondeur. Là s'élève paisiblement la source intarissable de la rivière. La limpidité de l'eau laisse entrevoir des sinuosités où se perd l'œil et l'imagination. Cet abîme sans fond, recouvert de voûtes concentriques, élevées par la main majestueuse de la nature, ce portail colossal, forment un des plus nobles spectacles que les pays de montagnes m'aient jamais offerts. Un amas considérable de rochers forme un môle projeté en avant, à plusieurs toises de distance de la source; l'eau passe de là par des conduits souterrains dans le lit où la *Sorgue* commence son cours, tandis que du pied des rochers laté-

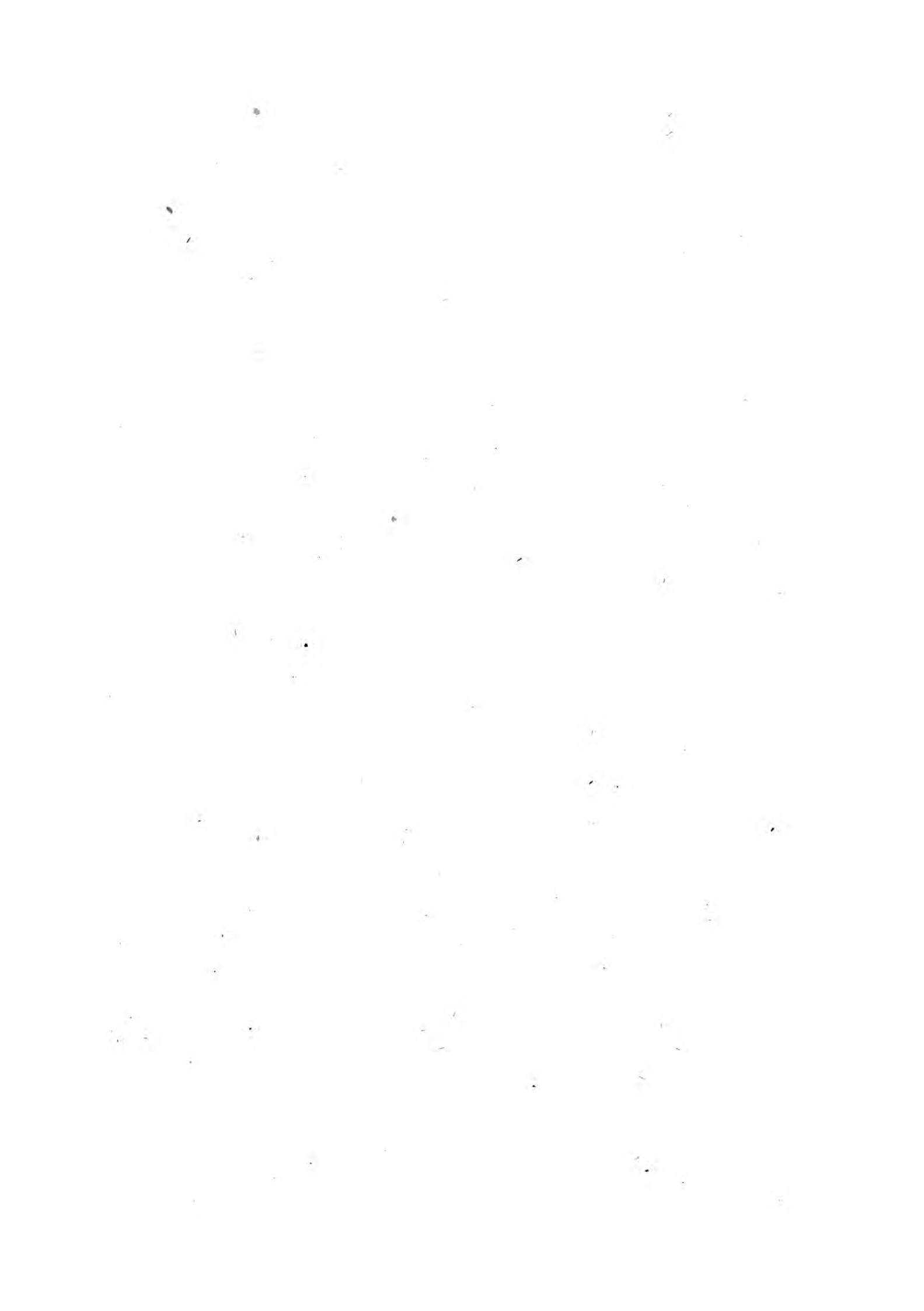
raux, et de distance en distance , s'élancent une multitude de fontaines qui tombent à gros bouillons dans la rivière déjà navigable.

» Vers l'équinoxe du printemps et quelquefois après des pluies abondantes , la source s'élève au dessus de cette chaussée pittoresque qui la sépare de la Sorgue. C'est de ce point qu'il faut , quand les eaux le permettent , considérer l'abîme qu'on aperçoit à plus de cent pieds de profondeur. L'entrée qui le recèle a 60 pieds d'élévation. La fontaine dans ses crues s'élève au dessus de ce premier arc , où se trouve un figuier qui indique sa plus grande hauteur. Torrent redoutable , c'est de ce point qu'on la voit rouler ses flots de cascade en cascade et couvrir d'écume la digue magnifique formée par les rochers chargés de mousse , qu'elle traverse en bouillonnant.

» Aussitôt, devenue rivière limpide , elle

continue son paisible cours sur les cailloux et sur le sable entre deux bords fleuris. Puis, elle se partage en plusieurs canaux , arrose les prairies de Vaucluse , de l'Isle , et la superbe plaine du Comtat.

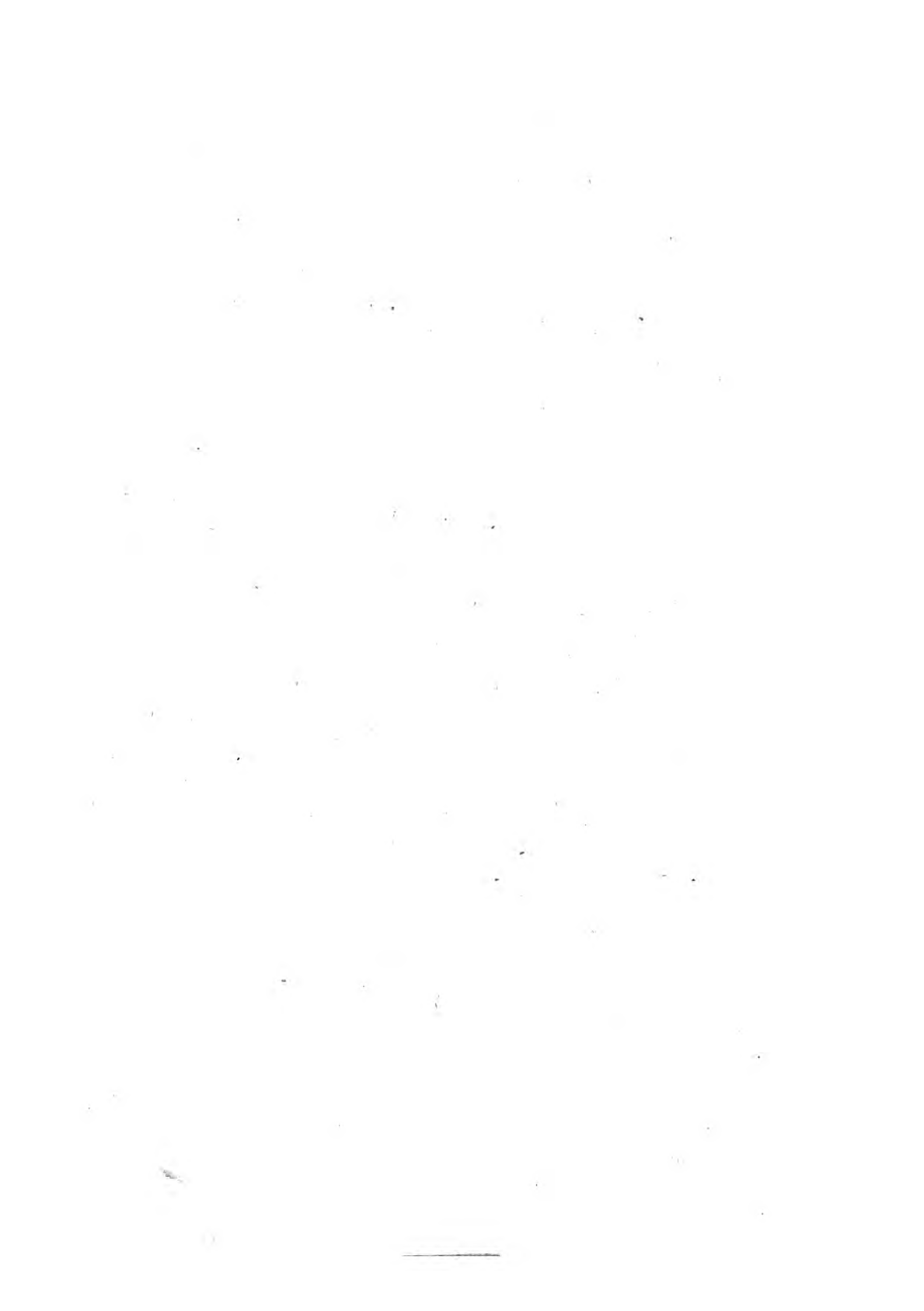


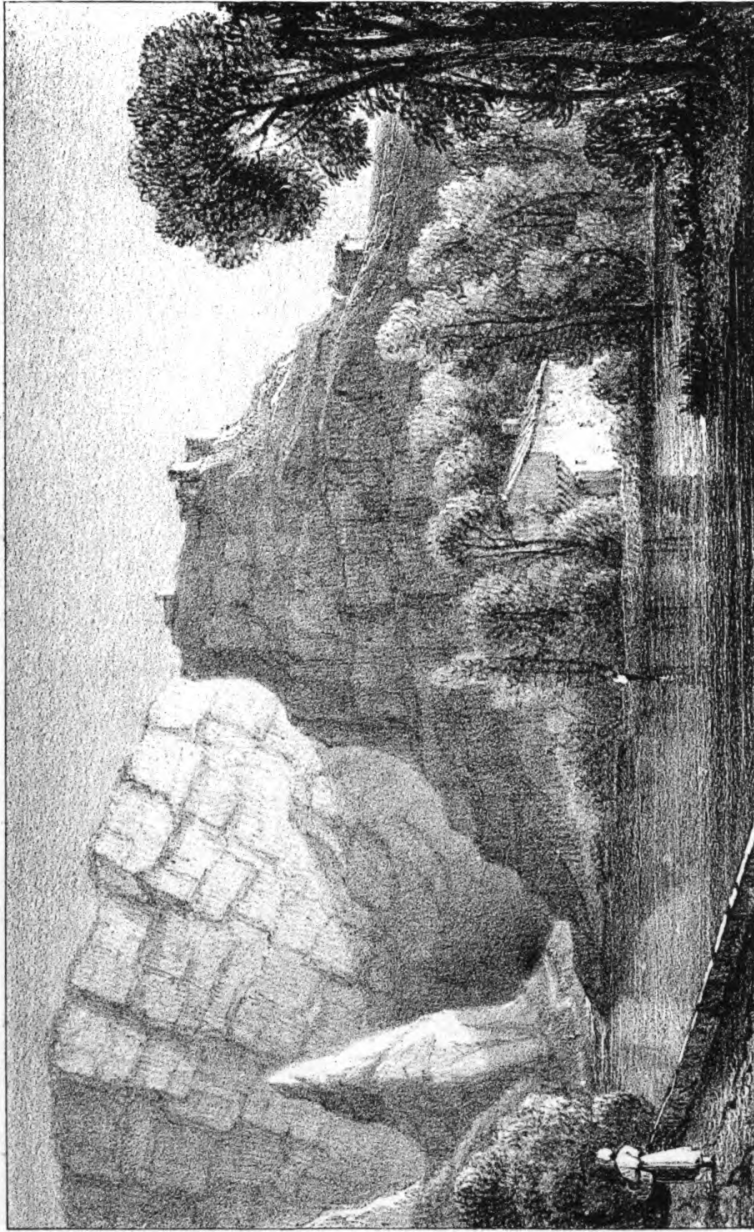


NOTICE

SUR

PÉTRARQUE.





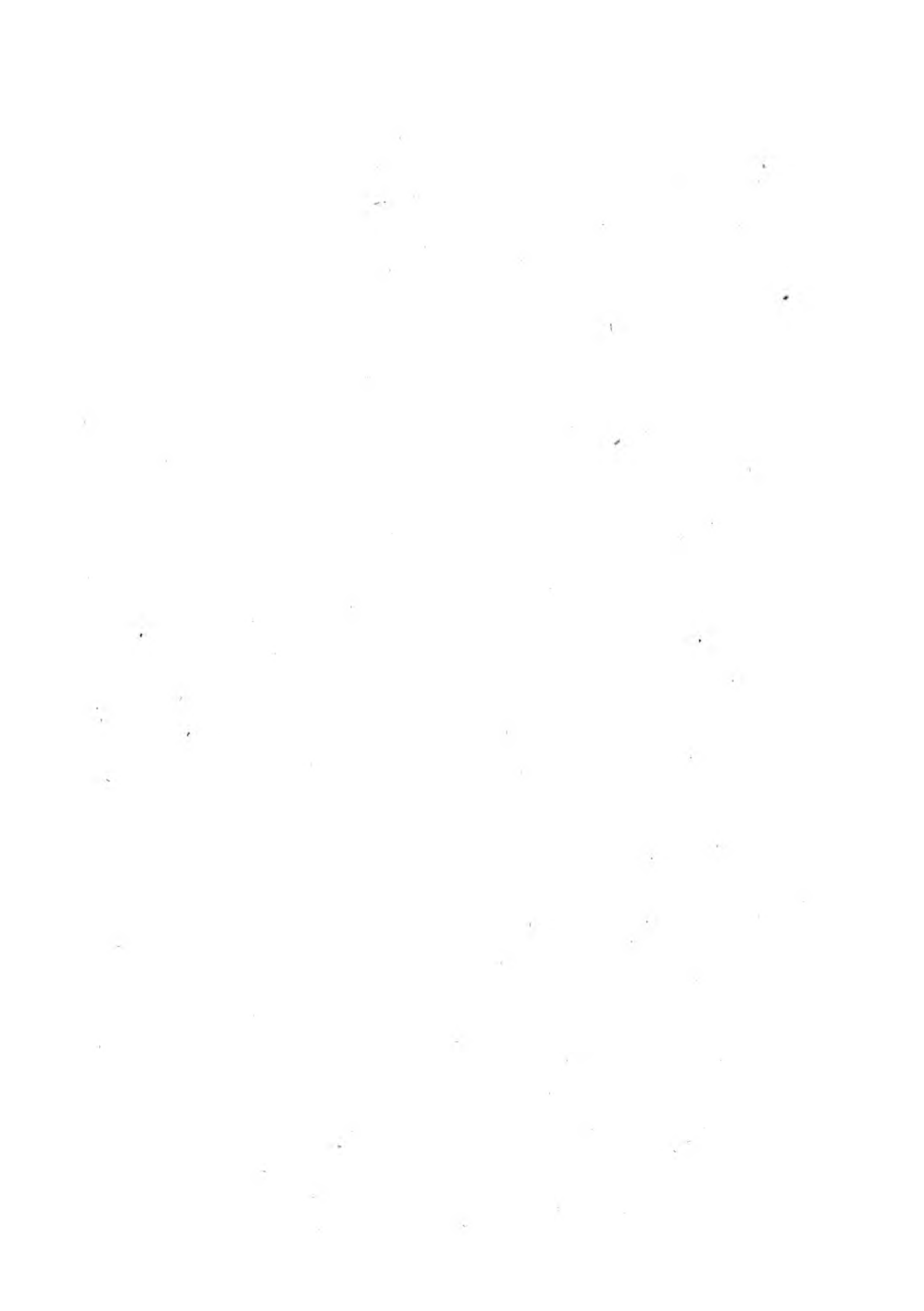
Fontaine de Vaucluse.

Daguer del.

Lith. de Thierry Freres.

*L'acque parlan d'amore , e l'ora , e i rami ,
E gli augelletti , e i pesci , e i fiori , e l'erba ,
Tutti insieme pregando ch' i' sempre ami .*

PETRARCA .



NOTICE

SUR

PÉTRARQUE.



La fontaine de Vaucluse est belle par son site, ses eaux, son ciel, et surtout par la poésie de ses souvenirs.

Le voyageur se plait à graver, avec son nom, sur les rochers, sur la Colonne, les lettres ini-

tiales de Pétrarque et de Laure. Sur un sol aussi semblable à celui de l'Italie, tout parle d'amour et de poésie, et le souvenir de celui qui toujours allait *poetando e sospirando* vivra autant que la beauté des lieux. De même que la plupart des provinces, des cités, des monumens antiques conservent leurs traditions populaires et revêtent ainsi un caractère moral; de même, les débris de murailles, les échos lointains, les rochers blanchis de Vaucluse ont acquis du temps un sentiment et une vie. Pour tout homme dont les impressions sont vives, pour le peuple surtout, à chaque lieu s'attache une pensée : à la fontaine de Vaucluse, toute pensée est de poésie et d'amour.

On croit, en allant dans les lieux où s'est développé le génie de Pétrarque, recueillir les documens les plus précis sur les circonstances, sur les particularités de sa vie qui ont laissé des doutes dans l'esprit des historiens. C'est là qu'on trouve les rapports les plus multipliés et les opi-

nions les plus contradictoires. Chacun se plaît à désigner diversement les lieux où Pétrarque a vécu et ceux où il a connu Laure. Chacun prête à l'histoire son sentiment personnel, et les opinions qui ont le plus d'adhérens ne sont pas les plus vraies. Envain le livre de l'abbé de Sades contient-il sur Laure des données positives : il n'est pas de propriétaire de la vallée qui ne veuille aujourd'hui être le possesseur du sol où elle a porté le plus souvent ses pas. Cet auteur lui-même, par un singulier préjugé, semble n'avoir eu d'autre but que de faire une apologie de famille, en justifiant en tous points, en exaltant outre mesure celle dont il se dit le descendant. Or nous savons que les traditions de généalogie et de localité sont rarement impartiales !

Aidé toutefois du concours de ces traditions et des divers écrits que nous ont laissés les contemporains de Pétrarque et les biographes modernes, j'espère ne présenter ici que des faits d'une rigoureuse exactitude.

Francesco Petrarca nacquit à Arezzo, petite ville de Toscane, où sa famille s'était momentanément réfugiée. Son père, remplissant un rôle important dans les luttes politiques des Blancs et des Noirs, qui se rattachaient, en Toscane, aux partis des Guelfes et des Gibelins, fut enveloppé dans les proscriptions dont, à cette époque, ce dernier parti fut victime. Sa disgrâce fut suivie de la confiscation de ses biens et de l'exil. Forcé d'abandonner l'Italie et comptant sur l'appui de la cour pontificale, qui alors avait transféré son siège à Avignon, le père de Pétrarque alla s'établir dans le Comtat Venaissin. Comme il destinait son fils à l'étude des lois et des sciences, qui seule alors conduisait à la fortune, aux honneurs, et donnait des droits aux charges publiques, il l'envoya d'abord à Carpentras, puis à Montpellier, près des professeurs les plus distingués de ce siècle. Pétrarque, admis ensuite à l'université de Bologne, eut pour maître et pour ami Cino da Pistoja, poète d'un grand mérite, de qui

Boccace reçut aussi des leçons. Les soins que ce professeur prenait de l'éducation de son jeune élève, la bienveillance qu'il lui témoignait, et surtout les dispositions natives qu'il avait reconnues et développées en lui, tout concourut à ouvrir à Pétrarque une carrière plus brillante encore que celle où l'appelaient les vœux de son père. Lorsqu'on cherchait à le ramener à l'étude du droit, il répondait : « la nature ne m'a point donné de goût pour cette science, et ce qu'on fait malgré elle est toujours mal fait. » La poésie lui promettait des succès plus dignes de son ambition et de son précoce génie. En vain ses parens cherchèrent-ils à combattre cette irrésistible vocation ; ils ne firent pour l'en détourner que des efforts impuissans.

La fontaine de Vaucluse étant peu éloignée de Carpentras et d'Avignon, Pétrarque avait eu de fréquentes occasions de la visiter, et ce séjour, lui ayant paru conforme à ses goûts et à son esprit rêveur, il avait déterminé son père à ache-

ter un jardin dans la vallée qu'arrose la rivière à sa source.

C'est vers cette époque que le poète, assistant, le vendredi saint, aux cérémonies religieuses célébrées dans le monastère de sainte Claire d'Avignon, vit une dame jeune, gracieuse et belle.— Les passions les plus fortes, pour naître dans nos cœurs, n'attendent point l'épreuve du temps : c'est la foudre qui part avec l'éclair. — Pétrarque avait vu Laure pour la première fois, et déjà son image le préoccupait ; bientôt l'amour domina toute son existence, et lorsque, peu de jours après, il voulut s'en affranchir, il n'en était plus temps. — La solitude de Vaucluse lui parut alors un remède contre l'atteinte qu'il commençait à déplorer. — Illusion ! Le souffle de l'absence, qui éteint une flamme légère, ne pouvait que donner à ses sentimens une nouvelle ardeur. Son amour s'exhala en poésie et immortalisa son nom. Une triste vérité que nous révérent d'innombrables exemples, c'est que presque toujours la gloire

naît ainsi du malheur. Voici en quels termes Pétrarque rappelle cette première entrevue :

Era'l giorno ch'al sol si scoloraro
Per la pietà del suo Fattore i rai ,
Quand'i fui preso , e non me ne guardai ,
Che i be' vostr'occhi , Donna , mi legaro.
Tempo non mi pareo da far riparo
Contra colpi d'Amor : però n'andai
Secur , senza sospetto : onde i miei guai
Nel comune dolor s'incominciaro.

Trovommi Amor del tutto disarmato ,
Ed aperta la via per gli occhi al core
Che di lagrime son fatti uscio e varco.

Però , al mio parer , non li fu onore
Ferir me di saetta in quello stato ,
E a voi armata non mostrar pur l'arco.

« C'est le jour où , pour l'amour du Dieu ex-
pirant sur la croix , le soleil se couvrit d'un voile ,
que je fus atteint à mon insu de ma première

blessure ; C'est ce jour , Laure, que vos beaux yeux m'enchaînèrent pour la vie. Pouvais-je en ce moment redouter les traits de l'amour ? Pouvais-je ne pas rester sans inquiétude et sans crainte ? hélas ! cette fatale sécurité fut la première cause des douleurs que je commençai , ce jour même , à mêler à la douleur commune. Amour me trouva sans armes. La voie qui conduit des yeux d'une femme au cœur d'un malheureux, il la vit ouverte et facile, et il ne craignit pas d'en faire pour moi une source de larmes. Il me semble pourtant que ce ne lui fut pas un grand honneur d'abuser ainsi de ma faiblesse, en me perçant de ses traits : car moi, j'étais sans armes, et vous, Laure, qui étiez si bien armée, il ne vous montra pas même l'arc ! »

Des écrivains ont prétendu que la passion de Pétrarque était purement fictive. Il faut, à mon avis, singulièrement méconnaître le cœur du poète pour admettre une telle opinion. L'inspiration ne se commande pas, et si la poésie, comme

on le disait jadis, est un don du ciel, c'est que l'imagination ne seconde que le délire et la passion réelle. Pétrarque, moins sincère dans son amour, eût été moins poète. Comment croire, d'ailleurs, qu'il feignît des sentimens auxquels tout prouve qu'il voulut résister ? il répétait souvent ce vers d'Ovide :

Odero si potero, sinon invitus amabo.

C'est pour fuir en quelque sorte sa passion, c'est pour se soustraire à son unique pensée, qu'il entreprit de voyager. Après un court séjour à Vaucluse, il se rendit en Italie, en 1336. Il parcourut l'Espagne, aborda aux Iles britanniques et visita la Hollande, la France, l'Allemagne ; il traversa les mers, *pour chercher*, disait-il, *la liberté*. En vain l'amour de sa patrie avait-il un grand empire sur son cœur, en vain avait-il connu le monde, ses plaisirs et ses enivremens : l'image de Laure, la tyrannie de ses pensées, son propre génie poétique ne tardèrent pas à le ramener à Vaucluse. Tout entier à ses préoccupations d'amour et de poésie, Pétrarque

poursuivit sa carrière lyrique. Déjà il avait obtenu d'honorables suffrages ; et c'est dans sa solitude qu'il composa ces sonnets immortels qu'accueillirent avec enthousiasme l'Italie et la France. Bientôt il reçut le plus glorieux témoignage du sentiment qu'il inspirait. Au mois d'août 1340, deux courriers arrivèrent, presque au même instant, à Vaucluse. Le premier apportait à Pétrarque une lettre du sénat de Rome qui l'invitait de la manière la plus pressante à venir recevoir au Capitole la couronne de laurier qui, depuis quatorze siècles, n'avait été décernée à aucun poète. Le second venait lui remettre des lettres du grand-chancelier de l'Université de Paris, qui lui offrait en France le même honneur. (1)

(1) Pour éviter toute assertion hasardée, je citerai le passage suivant de la *Biographie universelle* de Michaud : « C'est à tort, y est-il dit, qu'on a fait honneur de cette démarche à cette corporation savante. Les recherches les plus exactes faites dans les registres n'ont présenté aucune trace de la délibération qui aurait dû précéder cette lettre ;

Il appartenait à Pétrarque de faire renaître un usage tombé en désuétude depuis les beaux siècles de la littérature romaine ; il lui appartenait de jouir le premier de l'hommage le plus solennel que puisse accorder à un homme l'admiration des peuples. Il eut à faire un choix entre les honneurs de Rome et de Paris, mais ceux de sa patrie, ayant à ses yeux plus de prix, il se décida immédiatement pour le couronnement du Capitole. Cependant il voulut parcourir l'Italie, et il se dirigea sur Naples en 1341.

Arrivé dans cette capitale, il se soumit volontairement à un examen public sur les plus hautes questions de science, de théologie et d'histoire. C'était en présence de la cour. Robert, roi de Naples, connu par sa profonde érudition, fut telle-

» et tout porte à croire que le chancelier Robert de
» Bardi, florentin comme Pétrarque et son ami per-
» sonnel, lui avait écrit sans l'aveu de ses collègues,
» bien sûr de leur faire partager son admiration, dès
» que le poète serait à Paris. »

ment frappé de l'étendue de ses connaissances et de la hardiesse de ses inspirations , qu'après l'avoir déclaré digne de la couronne poétique , il se dépouilla lui-même, par un mouvement d'enthousiasme , de son manteau royal , et l'en revêtit aux applaudissemens de la foule.

Pétrarque se rendit ensuite à Rome , où l'attendait la plus brillante solennité.

Avant la cérémonie du couronnement, une messe à laquelle assistèrent toutes les notabilités romaines, fut célébrée en son honneur. Il fut revêtu des habits consacrés pour la fête , dont tous les historiens du temps font une magnifique description. Sa chaussure était un brodequin violet qui s'attachait avec un ruban bleu : le violet représentait l'amour, et le bleu la jalousie qui en est inséparable. Tout son costume se composait ainsi d'emblèmes poétiques. Une longue robe de soie verte peignait la fraîcheur de ses idées. Une autre de satin blanc, semblable à celle

que les empereurs portaient dans leurs triomphes, rappelait la pureté de ses vertus, et une lyre, ajoutée à tous ces ornemens, montrait en lui le poète. Une jeune fille, échevelée, marchait pieds nus derrière lui et soutenait sa robe traînante. Elle portait d'une main un flambeau et représentait ainsi la folie, souvent plus clairvoyante que l'austère raison.

Monté sur un char entouré d'un drap d'or, sur lequel étaient représentées toutes les divinités poétiques, il fut conduit au Capitole, au milieu des acclamations de la foule. Les femmes couraient sur son passage. Le nom de Laure était dans toutes les bouches, et jamais gloire de femme n'avait été plus enviée !

Arrivé au Capitole, il prononce un discours et demande lui-même sa couronne. Un membre du sénat déclare, au nom de la population romaine, que la récompense décernée à Pétrarque n'est que le prix de ses vertus et n'honore point encore as-

sez son génie. On ceint ensuite son front de laurier, de myrthe et de lierre, — de lierre, parce que c'est ainsi que Bacchus couronna le premier poète. Pétrarque remonte enfin sur son char et se fait conduire à l'Église de Saint Pierre où il dépose sa triple couronne. C'est ainsi qu'autrefois, en rendant grâces aux Dieux, les triomphateurs se dépouillaient sur leurs autels des insignes de la victoire.

Après tous ces honneurs, Pétrarque ne croit pas devoir prolonger son séjour à Rome. Sa popularité est immense; le monde entier retentit de son nom. Il veut, en ce moment, se présenter à Laure.

Après un court séjour à Parme, il se rend à Avignon et revoit celle dont les inspirations avaient fécondé son génie, celle sur qui il a fait rejaillir tant de gloire. Laure, qui jusqu'alors avait affecté une extrême froideur et du dédain peut-être pour le poète naguère inconnu, pou-

vait-elle aujourd'hui résister aux suggestions de la vanité?... Ah ! pourquoi les femmes nous donnent-elles si souvent le droit d'attribuer aux circonstances qui les flattent, les sentimens que la nature seule devrait leur inspirer ? Pourquoi le solitaire de Vaucluse avait-il en vain soupiré après *ces regards si doux et si tendres* qui furent accordés au triomphateur du Capitole ? Laure ne tarda pas à montrer à son amant une plus grande confiance, et eut avec lui des rapports que nous pouvons croire fréquens. Isoarde de Roquefeuille, d'une famille patricienne d'Avignon, protégeait les épanchemens de cette union si désirée, et l'historien se demande si rien n'ébranla la chasteté de Laure : Pétrarque toutefois ne cessa de louer sa vertu.

Cet homme privilégié du siècle avait été couronné comme poète et comme historien ; mais ces honneurs le flattaient moins encore que le titre de citoyen romain que lui avait conféré le sénat. Ce titre, joint à sa célébrité acquise, lui fit sentir

que, pour l'universalité de sa gloire, il ne lui manquait qu'une mission politique. Il brûlait de manifester ses opinions, et de réaliser ses projets de réforme, lorsque les succès populaires de Rienzi, le remplissant d'enthousiasme, offrirent un but à ses généreux efforts. Ce tribun, né dans la dernière classe du peuple, s'était fait maître de Rome, par l'ascendant irrésistible de son éloquence. De tout temps l'audace a été l'égide de l'ambition, et la parole le mobile de la popularité. Déjà Rienzi citait des rois à son tribunal, écrasait le patriciat romain, et jetait au peuple des promesses solennelles de liberté et de victoire ; Pétrarque, comme lui, jaloux de l'affranchissement de Rome et du rétablissement de son antique prépondérance, célébra Rienzi dans ses vers. Il lui prodigua, avec des louanges, les leçons d'une sublime philosophie. Un de ses plus beaux titres de gloire est une ode au tribun, où éclate toute l'élévation de ses pensées.

CANZONE XI.

Spirto gentil , che quelle membra reggi ,
Dentro alle qua' peregrinando alberga
Un signor valoroso , accorto e saggio ;
Poi che se ' giunto all'onorata verga
Con la qual Roma e suoi erranti correggi ,
E la richiami al suo antico viaggio ;
Io parlo a te , però ch'altrove un raggio
Non veggio di virtù , ch'al mondo è spenta ,
Nè trovo chi di mal far si vergogni ,
Che s'aspetti non so , nè che s' agogni
Italia ; che suoi guai non par che senta ;
Vecchia , Oziosa e lenta ,
Dormirà sempre , e non fia chi la svegli ?...
Le man l'avess'io avvolte entro a capegli .

1 Ce vers : *un signor valoroso , accorto e saggio* s'applique vraisemblablement à Etienne Colonne , que Pétrarque regardait comme son protecteur et son ami , et qui , dans le tableau de la corruption générale de l'Italie , méritait d'être cité comme une honorable exception. Je n'ai point traduit ce vers , pour la clarté du texte.

Non spero che giammai dal pigro sonno
Mova la testa per chiamar, ch'uom faccia ;
Sì gravemente è oppressa e di tal soma.
Ma non senza destino alle tue braccia ,
Che scuoter forte e sollevarla ponno ,
È or commesso il nostro capo Roma.
Pon man in quella venerabil chioma
Securamente , e nelle trecce sparte
Sì, che la neghittosa esca dal fango.
I' che dì e notte del suo strazio piango ,
Di mia speranza ho in te la maggior parte :
Che se'l popol di marte
Devesse al proprio onor alzar mai gli occhi ,
Parmi pur ch'a' tuoi dì la grazia tocchi.

L'antiche mura , ch'ancor teme ed ama
E trema 'l mondo , quando si rimembra
Del tempo andato , e'ndietro si rivolve ;
E i sassi, dove fur chiuse le membra
Di tai che non saranno senza fama ,
Se l'universo pria non si dissolve ;
E tutto quel ch'una ruina involve
Per te spera saldar ogni suo vizio.
O grandi Scipioni , o fedel Bruto ,

Quanto v'aggrada , se gli è ancor venuto
Romor laggiù del ben locato officio !
Come cre' , che Fabbrizio
Si faccia lieto , udendo la novella !
E'dice : Roma mia sara ancor bella !...

Le donne lagrimose , e'l vulgo inerme
Della tenera etate , e i vecchi stanchi
Ch'hanno se in odio e la soverchia vita ;
E i neri fraticelli , e i bigi , e i bianchi ,
Con l'altre schiere travagliate e'nferme
Gridan : o signor nostro , aita , aita !
E la povera gente , sbigottita ,
Ti scopre le sue piaghe a mille a mille ,
Ch'Annibale , non ch'altri , farian pio.

Sopra 'l monte tarpeo , Canzon , vedrai
Un cavalier , ch'Italia tutta onora ,
Pensoso più d'altrui che di se stesso.
Digli : un che non ti vide ancor da presso ,
Se non come per fama uom s'innamora ,
Dice che Roma ogni ora

Con gli occhi di dolor bagnati e molli
Ti chier mercè da tutti sette i colli.

« Noble génie qui donnes des lois à nos concitoyens, et que Rome salue avec orgueil ; puisqu'il n'est rien désormais qui résiste à ton empire, puisque Rome, en t'obéissant, espère le retour de son ancienne splendeur, c'est à toi que je parle, à toi qui, au milieu de la dégradation publique, alors que tout noble sentiment est éteint et que partout le mal se fait sans honte, es l'unique héritier de toutes les vertus antiques ! Dis-moi, quel avenir nous est donc réservé ? L'Italie, vieille, languissante et plongée dans un sommeil honteux, semble ignorer ses maux. Ah ! puissé-je plonger mes mains dans sa chevelure souillée et secouer son engourdissement ? . . .

« Mais je n'espère pas que son activité renaisse et que désormais elle puisse relever fièrement sa tête, sans le secours d'un bras puissant. Non, non, elle est profondément ensevelie dans l'op-

pression, et l'esclavage semble être devenu sa seule destinée. C'est sans doute un décret providentiel qui la place aujourd'hui sous ton empire : le ciel a voulu que de ton bras de fer, tu pusses ranimer ses membres affaissés... Prends donc, héros, prends cette dépouille vénérable, et, dans ta force, tire-la de la fange. Moi qui sans cesse déplore le malheur de ma patrie, c'est en toi seul que j'espère. Si le peuple de Mars doit renaître à l'honneur, le jour de ta gloire est venu....

« Ces murs antiques, que le monde chérit, craint et vénère, en souvenir du temps passé, ces marbres où sont renfermées les cendres de tant de héros, dont le nom vivra autant que l'univers, tous ces monumens sacrés dont tu ne vois que les ruines, demandent à être relevés, et c'est de toi que Rome attend ce bienfait. O grands Scipions, ô fidèle Brutus, que vos âmes doivent être heureuses et fières, si, de votre séjour immortel, vous voyez tous ces changemens! O Fabricius, je crois entendre ce cri de joie sor-

tir de votre bouche : ma Rome sera belle encore !

« Les femmes éplorées, les hommes dans la débilité du premier âge ou dans les désenchante-
mens de la vieillesse, les prêtres de tout ordre,
les guerriers de tout rang, tous, honteux d'une
existence inutile, tombent à tes pieds et te crient :
maître, à nous ! à nous ! — Entends aussi la voix
de cette classe infortunée du peuple dont les mille
plaies ouvertes et saignantes arracheraient des
larmes à Annibal lui-même ! — Entends-les, te
dis-je, tous invoquent ta pitié.

.....
.....

« Allez, mes vers, allez sur la roche tar-
péienne ; vous y verrez un homme que chérit
l'Italie entière, un héros magnanime que le sort
de sa patrie touche plus que sa propre existence ;
allez, allez lui dire : un de tes concitoyens, qui
ne te connaît que par la renommée et qui déjà
glorifie ta mission, t'appelle au secours de Rome

qui gémit dans les fers et dont les cris de détresse s'élèvent du haut des sept collines !... »

Les vœux que Pétrarque faisait pour les succès de Rienzi, qui bientôt, il est vrai, perdirent de leur éclat, et toutes ses espérances de liberté le conduisirent en Italie. Il voulait s'approcher du tribun, afin de fortifier en lui, par des préceptes de vertu, de politique et de morale, les sentimens républicains qui l'avaient porté si haut. Si ses efforts furent infructueux, si l'orateur et l'élu du peuple fut infidèle à sa mission, si à ses libérales protestations succédèrent l'orgueil, l'hypocrisie, la lâcheté d'un tyran, Pétrarque, fort de ses intentions et de l'estime populaire, trouva dans sa conscience la plus pure consolation de ses désenchantemens.

Parti pour Rome en 1348, il était à peine arrivé à Parme qu'il apprit la chute de Rienzi et le massacre de la famille des Colonne, dont il n'avait cessé de cultiver l'honorable et puissante

amitié. Il en ressentit la douleur la plus profonde. Vers la même époque, il reçut, à Vérone, une nouvelle plus affligeante encore : Laure venait de mourir. — Ces atteintes successives portèrent le malheur de Pétrarque à son comble ; ses intimes pensées, reflet éternel de ses douleurs, augmentaient incessamment le malheur de sa vie, car toutes lui rappelaient que ses grandes espérances de réforme politique avaient été déçues, qu'il avait perdu ses amis les plus chers et que Laure n'était plus.

Le projet de s'arracher la vie le préoccupa un instant ; mais il en fut détourné par ses idées religieuses. Toujours plongé dans ses inquiétudes mortelles, il traversa de nouveau l'Italie et revint à Vaucluse, où il n'avait plus que des larmes à verser. Hélas ! cette solitude ne fut plus pour lui qu'un désert, qu'il ne pouvait peupler que de tristes images. Il y composa ses poésies élégiaques, et la vallée rétentit de ses derniers accents. — Les mêmes lieux qui l'avaient vu dans

sa jeunesse et où il était venu déposer successivement toutes les impressions de son âme , le re-voyaient dans sa cinquantième année : il exprime lui-même l'idée de cette prédilection constante pour la fontaine de Vaucluse dans les vers suivants qui montrent à la fois toute l'étendue de son talent dans ses compositions latines et qui présentent en quelque sorte le résumé de toute sa vie :

Valle locus clausâ toto mihi nullus in orbe
Gratior , aut studiis aptior ora meis.

Valle , puer , clausâ fueram , juvenemque reversum
Fovit in aprico vallis amœna situ.

Valle , vir , in clausâ , meliores dulciter annos
Exegi , et vitæ candida fila meæ.

Valle , senex , clausâ , supremum ducere tempus
In clausâ cupio , Te duce , valle mori.

Rappelé dans sa patrie par ses nombreux amis, Pétrarque ne pouvait vivre plus long temps loin des derniers objets de ses affections. Il céda à leurs prières et quitta la vallée de Vaucluse,

qu'il appelait son *Parnasse transalpin*, pour d'autres lieux qui pareillement étaient chers à son cœur. L'inquiète mobilité de son caractère et le besoin de faire diversion à ses peines secrètes lui firent entreprendre de nouveaux voyages. Il consacra le reste de sa vie à des travaux diplomatiques, à d'importantes missions près des cours souveraines de l'Europe. Il accepta successivement diverses charges cléricales et se retira enfin dans la province de Padoue. C'est à Arquà, dont le site présente le plus d'analogie avec celui de Vaucluse, qu'il voulut passer ses dernières années. Il y mourut à l'âge de 70 ans, en 1374.

La vie et les œuvres de Pétrarque ne peuvent être ni connues ni jugées, sur une notice aussi succincte. Il faut d'abord apprécier les circonstances au milieu desquelles il a vécu et se pénétrer de l'esprit général de son siècle.

L'état des lettres touchait à cette époque de renaissance qu'annonçait, dans tous les genres

de travaux , l'apparition des grands artistes. Dante avait publié son *Inferno*, mais, semblable à Corneille qui , à une autre époque , ouvrit l'ère de la tragédie , son génie avait besoin pour complément de celui d'un autre Racine. Dante n'était, si on peut le dire, que poète, Pétrarque fut poète et littérateur. Tandis qu'autour d'eux tout était encore ignorance et superstition , tandis que l'activité des peuples se consumait en guerres civiles, l'un et l'autre, poussés par ce besoin d'art et de science qui se révélait et se propageait dans la société par l'étude approfondie des auteurs anciens, par la critique de la théologie vulgaire, par les réformes et les innovations , Dante et Pétrarque furent les précurseurs de cette émancipation morale qui couronna le XV^e siècle. — C'est aux poètes qu'il est donné de devancer la marche progressive des sociétés et de se placer les premiers sur la voie de l'avenir. — L'admiration générale dont Pétrarque fut l'objet , la protection que lui accordèrent les grands monarques de l'Europe, le singulier essor des poètes de son

temps, qu'il seconda de toutes ses facultés, attestent non seulement l'importance, mais l'opportunité de sa mission. C'est sous ce dernier point de vue surtout que doivent être étudiés son caractère et son génie.

Le clergé était encore presque exclusivement en possession de la science. La langue latine, la langue de la chrétienté, était celle du monde savant. Pétrarque la cultiva une partie de sa vie, et les droits qu'il croyait avoir à la gloire, il les fondait sur le mérite de ses compositions latines. Il considérait son *Canzoniere* comme des rimes légères indignes de la postérité, et, s'il eût pu, vers la fin de sa carrière, en arrêter la publication, tout porte à croire qu'il l'eût fait. Dante, qui l'avait précédé de quelques années, avait, comme lui, acquis une grande connaissance de l'antiquité. On peut dire que cet amour de la littérature ancienne, qui naissait du besoin d'une littérature nouvelle, était général à cette époque. Pétrarque en fut dominé et eut des succès dans ses travaux. La postérité cependant n'a point ad-

miré en lui le savant, le théologien, l'annotateur de Cicéron et de Virgile : elle l'a salué du nom de *Père de la langue et de la poésie Italiennes*.

Une chose frappante, en vérité, c'est l'insigne vénération dont fut l'objet le chantre de Laure. Des hommes probablement imbus des maximes réputées positives de nos siècles modernes, ont taxé de puérilité cette candeur, ce doux langage, cette mystique adoration de la beauté. Mais ont-ils donc compris, ces hypocrites stoïciens, l'esprit chevaleresque du temps ? leur critique railleuse devrait pareillement embrasser tous les monumens de la galanterie française, l'institution des cours d'amour, les chansons des trouvères, le dévoûment du chevalier pour la dame de ses pensées. Si les poésies de Pétrarque ne sont à leurs yeux qu'un mélange ridicule de dévotion et d'amour, est-ce au poète, est-ce à son siècle qu'ils doivent l'imputer ? Et si, dans cette sphère poétique, ses œuvres ont brillé d'un éclat merveilleux, sur qui doit donc en rejallir la gloire ?

Ce platonisme étrange, cette mysticité d'amour est ce qui donne à Pétrarque son caractère original : C'est par là, en effet, qu'il a personnifié le XIV^e siècle.

Cependant, disons-le, s'il eût fait éclater ce stérile génie à l'exclusion de toute science et de toute gravité de pensées ; si, par son influence politique et ses efforts de réformation religieuse, il n'eût glorieusement agrandi sa mission, l'auteur du *Canzoniere* ne pourrait être assurément la personnification d'une époque historique. Mais il est inouï qu'un homme ait allié, comme lui, l'amour de la littérature et de la poésie légère aux grands travaux d'érudition, à l'étude des arts, de la théologie et de l'histoire. « Parmi les savans célèbres que l'Italie se glorifie d'avoir produits, il n'en est aucun, dit un des biographes de Pétrarque, qui ait possédé à un si haut degré tous ces dons merveilleux dont la nature en général se montre si avare : Il acquit les connaissances les plus vastes ; il concourut ensuite plus que personne à les propager dans le monde ; il ser-

vit de guide aux génies incertains qui suivaient en tremblant l'ardu sentier de la science ; il obtint pour les lettres et pour les amis des lettres la protection efficace des puissans et des rois ; enfin il puisa lui-même des leçons de sagesse et de morale dans les notions sublimes qu'il s'efforça d'inculquer aux nations , et se montra toujours , par ses paroles , ses écrits , ses exemples , le défenseur enthousiaste de la vertu , de l'harmonie et de la paix. »¹ C'est ainsi que l'histoire nous représente le poète ; c'est ainsi que nous voyons en lui un de ces hommes que le ciel prédestine à une grande mission. Comme savant , rien ne manquait à la réputation de Pétrarque ; les études profondes auxquelles il s'était livré dans les facultés de Montpellier et de Bologne lui donnaient des titres à une prééminence que l'opinion ne lui contestait pas et qu'il fut loin de démeriter par l'examen passé devant le roi de Naples. Comme

¹ Del Petrarca e delle sue opere , da Giovan Battista Baldelli. Edizione di Firenze.

théologien, il montra une profondeur de pensées, une hauteur de vues que la cour de Rome admirait et redoutait à la fois, car ses lettres sur la direction temporelle de l'Eglise eurent sur l'opinion populaire une prodigieuse influence. Le blâme qu'il déversait sans cesse sur la conduite de la cour pontificale, les sévères représentations qu'il adressait directement au chef de l'Eglise, dans le but sincère de prévenir la décadence qu'entraînait déjà la corruption du clergé, l'aversion qu'il manifestait contre les mœurs de cette *moderne Babylone* où les papes, à cette époque, avaient transféré leur résidence, tous ses livres, tous ses actes témoignent de son désir de rappeler le sacerdoce à l'esprit du christianisme primitif. Comme historien, il fut couronné au Capitole, et comme homme politique, enfin, on ne pourrait parmi les contemporains de Pétrarque trouver un publiciste ou un homme d'état qui rivalisât avec lui de popularité. Indépendamment de ses relations avec Rienzi, qui, si elles ont eu une issue malheureuse, sont du moins une preuve

éclatante de son ardeur tribunitienne, il est vrai de dire qu'il remplit tant de missions politiques que l'énumération en serait aujourd'hui difficile. Après avoir reçu solennellement le titre de citoyen romain, il fut choisi par le sénat de Rome pour aller inviter le pape Clément VI, à Avignon, à ramener le Saint-Siège dans la capitale de la chrétienté. Le pape ne voulut point déférer à ce vœu, mais le choix qu'on avait fait de Pétrarque lui fut si agréable qu'il en profita lui-même pour le charger, au retour, d'une négociation avec la cour de Naples. Plus tard, quatre cardinaux furent envoyés près de Pétrarque pour lui soumettre un plan de réorganisation du gouvernement de Rome. S'étant fixé quelque temps à la cour des Visconti à Milan, il eut à intervenir dans des différens entre les Vénitiens et les Génois. Il fut ensuite envoyé en ambassade près du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, et reçut partout des témoignages de la haute admiration qu'il inspirait. Il fut en correspondance avec la plupart des souverains, et en particulier avec le pape et le roi

de Naples, Robert. Tous voulaient lui faire accepter des honneurs qu'il refusa avec obstination. Il préféra un modeste canonicat aux évéchés les plus importants et à la place éminente de secrétaire apostolique. Enfin il reçut du sénat de Florence l'adresse suivante que lui présenta Boccace, son ami et son élève, qui lui avait été délégué spécialement :

« Illustre rejeton de notre patrie, il y a longtemps que votre renommée a frappé nos oreilles et remué nos âmes. Les succès de vos études et cet art admirable dans lequel vous excellez vous ont valu le laurier qui ceint votre front et vous rendent digne de servir de modèle et d'encouragement à la postérité.

« Vous trouverez dans les cœurs de vos compatriotes tous les sentimens de respect et d'affection auxquels vous avez tant de droit. Mais, afin qu'il n'y ait rien dans votre patrie qui désormais puisse encore vous blesser, nous vous accor-

dons, de notre propre libéralité et par un mouvement de tendresse paternelle, les champs jadis ravis à vos ancêtres, qui viennent d'être rachetés des domaines publics. Le don est faible en lui-même, sans doute, et peu proportionné à ceux que vous mériteriez, mais vous l'appréciez davantage, si vous avez égard à nos lois, à nos usages, et si vous vous rappelez tous ceux qui n'ont pu obtenir une semblable faveur.

« Vous pourrez donc à l'avenir habiter cette ville qui est votre patrie. Nous nous flattons que vous n'irez pas chercher ailleurs les applaudissemens que le monde vous donne et la tranquillité que vous aimez.

« Vous ne rencontrerez pas parmi nous des César et des Mécène. Ces titres nous sont inconnus. Mais vous rencontrerez des compatriotes zélés pour votre gloire, empressés à publier vos louanges et à étendre votre renommée, sensibles

à l'honneur d'avoir pour concitoyen celui qui n'a pas son égal dans le monde.

« Nous avons résolu , après une mûre délibération, de relever notre ville, en y faisant fleurir les sciences et les arts : c'est par là que Rome, notre mère , acquit l'empire de toute l'Italie. Or il n'y a que vous qui puissiez remplir nos vœux. Votre patrie vous conjure par tout ce qu'il y a de plus saint , par tous les droits qu'elle a sur vous, de lui consacrer votre temps , de présider à ses études et de concourir à lui donner ainsi un éclat qu'enviera le reste de l'Italie. Les magistrats, le peuple et les grands vous appellent ; vos dieux Pénates et votre champ recouvert vous attendent. S'il y a dans notre style quelque chose qui vous blesse, ce doit être un motif de plus pour vous porter à vous rendre à nos vœux : vos leçons nous seront précieuses. Vous faites la gloire de votre patrie, et c'est à ce titre que vous lui êtes si cher ; c'est à ce titre aussi qu'elle vous chérira davantage, si vous cédez à ses instances.

Pétrarque s'empessa de répondre à cette adresse et de promettre tout ce qu'on attendait de lui :

« J'ai assez vécu, dit-il, mes chers concitoyens, suivant l'axiôme du sage, qu'il faut mourir quand on n'a plus rien à désirer. . . hommes illustres et généreux, si j'avais été près de vous, aurais-je pu solliciter rien de plus que ce que vous m'avez accordé en mon absence, et lorsque je ne le sollicitais pas ! Comblé de vos faveurs, j'oserai m'approprier la réponse que fit Auguste au sénat, en versant des larmes : « Arrivé au comble de
« mes vœux, que puis-je demander aux Dieux
« si ce n'est que votre bonne volonté dure au-
« tant que ma vie ! » Jean Boccace, interprète de votre volonté et porteur de vos ordres, vous dira combien je désire vous obéir et quels sont mes projets pour mon retour. Je les lui ai confiés. En vous remettant cette lettre, il vous fera connaître mes sentimens ; je vous

prie de croire à ses paroles comme si je vous parlais moi-même.... Fasse le ciel que votre république soit toujours florissante ! »

Il n'y a pas eu, au XIV^e siècle, d'homme plus éminent et plus justement célèbre que Pétrarque, et il a été remarqué avec justesse qu'on ne pourrait retrouver que dans Voltaire l'exemple d'un poète qui ait reçu autant de marques d'estime des puissans et des souverains, autant d'hommages populaires, et qui ait, comme lui, joui vivant de sa gloire.

La vie de Pétrarque est assurément peu connue. Son amour pour Laure, qui est, je l'avoue, le fait le plus saillant de sa vie, semble la remplir tout entière. Les biographes s'en occupent presque exclusivement, et atténuent ainsi les titres glorieux du philosophe, du poète, du publiciste émancipateur de son siècle.

Pétrarque connut Laure, le 6 avril 1327, à Avignon, dans l'église de Sainte Claire. On a pré-

tendu qu'il la vit pour la première fois à Cabrières, village situé dans les environs de Vaucluse, mais cette opinion, contredite par le récit de Pétrarque lui-même, est décidément erronée. Laure, fille d'Audibert de Noves, était unie à Hugues de Sades, jeune patricien, originaire d'Avignon. Bien jeune encore, elle était partout admirée, et une touchante modestie rendait l'éclat de sa beauté plus pur et plus puissant. Sa parure, simple comme son cœur, convenait merveilleusement à la douceur de son regard et à la pâleur de ses traits. Envain était-elle condamnée par sa destinée d'épouse et de mère à voir sa beauté s'altérer de bonne heure : la passion de Pétrarque n'en fut pas moins constante, car l'amour qu'elle inspirait se ranimait incessamment et s'ennoblissait par la pensée d'une fidélité qui ne chancelait pas. Laure avait à Cabrières une maison de campagne où son amant la voyait à de rares intervalles ; elle demeurait le plus souvent à Avignon. Après les vicissitudes de cet amour qui ne peut être à nos yeux que sublime ou étrange, elle mourut en

1348 , victime du fléau qui décimait alors les populations. — La peste et les tremblemens de terre jetaient , à cette époque , la désolation dans tout le midi de l'Europe : comme si les bouleversemens physiques avaient dû coïncider avec les révolutions morales de ce siècle.... Les circonstances de la mort de Laure inspirèrent à Pétrarque les odes et les sonnets les plus touchans.

Le lieu de sa sépulture qui avait été ignoré pendant plus de 200 ans , fut découvert à Avignon , dans l'église des Cordeliers. François I^{er} ordonna qu'un mausolée fût élevé à la place du simple monument qui recélait ses cendres , mais cet ordre resta sans effet. Il fit graver sur le marbre ces mots : *victrix casta fides* , et composa lui-même l'épithaphe suivánte, qu'il renferma dans le tombeau :

En petit lieu , compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée :
Plume , labeur , la langue et le savoir
Furent vaincus par l'aimant de l'aimée.

O gentille âme , estant tant estimée ,
Qui te pourra louer , qu'en se taisant ?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surpasse le disant.

Pétrarque, dans toutes les positions de sa vie, avait conservé dans son cœur l'image de Laure. A quarante cinq ans, il montrait la même ardeur de sentiment que dans sa première jeunesse, et les mêmes souvenirs le préoccupèrent jusqu'à son dernier moment. Ses poésies conservent inévitablement l'empreinte de cette inaltérable constance : c'est ainsi que s'explique l'uniformité de style et de pensées que la critique lui reproche. Ce qui distingue le langage d'amour, c'est que les mots, toujours les mêmes, expriment des impressions toujours renaissantes. Cette uniformité, d'ailleurs, rappelle l'Italie avec son rythme classique et la Provence du moyen-âge avec ses lais et ses refrains.

La poésie de Pétrarque est éminemment italienne. Il est frappant que l'auteur du *Canzo-*

niere ait obtenu tous les honneurs accordés aux plus grands hommes. Tant de solennité pour le chantre de l'amour ne pouvait se concilier qu'avec le caractère italien, et si, sous ce rapport, l'Italie eût manqué à Pétrarque, elle eût méconnu le génie qui la caractérise le mieux. Transportez à Rome la nation anglaise, et peut-être les sarcasmes de la foule auraient remplacé pour Pétrarque les honneurs du Capitole. Byron, poète, n'avait-il pas obtenu les palmes du midi avant celles de sa patrie ? l'amour et la poésie sont à Naples, à Venise, en Grèce.... La langue Italienne elle-même était nécessaire à son génie. Lisez ses sonnets les plus beaux : traduits, ils ne sont que l'expression uniforme de sentimens qui paraissent ou affectés ou ridicules. — S'il est vrai qu'un auteur ne puisse être mieux connu que par des citations et s'il m'est permis d'ajouter à celles qui précèdent le texte d'une ode que Voltaire considérait comme le chef-d'œuvre de Pétrarque, je fournirai ainsi au lecteur le moyen facile d'apprécier l'original et la traduction. Cette belle ode,

a été composée avant la mort de Laure , et Voltaire lui-même en a traduit la première stance avec bonheur :

A la Fontaine de Vaucluse.

CANZONE XXVII.

Chiare , fresche e dolci acque ,
Ove le belle membra
Posè colei che sola a me par donna ;
Gentil ramo , ove piacque
(Con sospir mi rimembra ,)
A lei di far al bel fianco colonna;
Erba e fior , che la gonna
Leggiadra ricoverse
Con l'angelico seno ;
Aer sacro sereno ,
Ov' Amor co'begli occhi il cor m'aperse :
Date udienza insieme
Alle dolenti mie parole estreme;

S'egli è pur mio destino ,
E'l cielo in ciò s'adopra ,

Ch'Amor quest' occhi lagrimando chiuda ;
Qualche grazia il meschino
Corpo fra voi ricopra ,
E torni l'alma al proprio albergo ignuda.
La morte fia men cruda ,
Se questa speme porto
A quel dubbioso passo ;
Che lo spirito lasso
Non poria mai in più riposato porto
Nè in più tranquilla fossa
Fuggir la carne travagliata e l'ossa.

Tempo verrà ancor forse ,
Che all'usato soggiorno
Torni la fera bella e mansueta ,
E là , ' v'ella mi scorse
Nel benedetto giorno ,
Volga la vista desiosa e lieta
Cercandomi : ed , o pietà !
Già terra infra le pietre
Vedendo , Amor l'inspìri
In guisa , che sospiri
Sì dolcemente , che mercè m'impetre ,

E faccia forza al cielo ,
Asciugandosi gli occhi col bel velo....
Da' be' rami scendea ;
Dolce nella memoria ,
Una pioggia di fior sovra' l suo grembo ;
Ed ella si sedea
Umile in tanta gloria ,
Coverta già dell' amoroso nembo.
Qual su le trecce bionde ,
Ch'oro forbito e perle
Eran quel dì a vederle ;
Qualsi posava in terra, e qual su l'onde ;
Qual , con un vago errore ,
Girando pareva dir : quì regna amore .

Quante volte diss'io ,
Allor pien d'ispavento :
Costei per fermo nacque in paradiso !
Così carico d'oblio
▪ Il divin portamento ,
E' l volto , e le parole e' l dolce riso
M'aveano , e sì diviso
Dall' imagine vera ,

Ch'i' diceva sospirando :
Quì come venn'io , o quando?
Credendo esser in ciel , non là dov'era....
Da indì in quà mi piace
Quest'erba sì , ch'altrove non ho pace.

Se tu avessi ornamenti , quant'hai voglia,
Potresti arditamente
Uscir del bosco , e gir infra la gente !

« Claire fontaine, onde aimable, onde pure ,
Où la beauté qui consume mon cœur,
Seule beauté qui soit dans la nature ,
Des feux du jour évitait la chaleur !
Arbre heureux, dont le feuillage,
Agité par les zéphirs,
La couvrit de son ombrage
Qúi rappelle mes désirs ,
En rappelant son image !

Ornemens de ces bords , et filles du matin,
Vous, dont je suis jaloux, vous , moins brillantes
qu'elle ,

Fleurs, qu'elle embellissait quand vous touchiez
son sein ,
Rossignol, dont la voix est moins douce et moins
belle ;
Air devenu plus pur , adorable séjour ,
Immortalisé par ses charmes ,
Lieux dangereux et chers, où de ses tendres armes
L'amour a blessé tous mes sens ,
Ecoutez mes derniers accens ,
Recevez mes dernières larmes : †

« Si telle est la volonté du ciel, si tel est mon destin, qu'Amour doive fermer mes yeux avant que la source de mes larmes soit tarie , puissé-je au moins , pour ce qu'il y a de mortel en moi, obtenir une dernière grâce ! Lorsque mon âme prendra son essor vers sa demeure éternelle, je fais le vœu que mes cendres soient déposées et dorment en paix dans ces lieux que j'ai tant aimés.

† Traduction de Voltaire , jusqu'au vers : *s'egli è pur mio destino.*

La mort, loin d'avoir rien d'affreux pour moi , si j'emporte cette espérance dans la tombe , m'apparaîtra comme un génie consolateur : car pourrais-je désirer un port plus beau et plus tranquille, après tous les orages de ma vie !....

« Un jour viendra peut-être où la cruelle amie de mon cœur reportera ses pas dans ce séjour enchanté et près de ces objets qui jadis ont été témoins de nos plus douces entrevues : peut-être alors, en proie à tous ses souvenirs, elle me cherchera des yeux.... hélas ! pitié ! pitié ! une triste pierre et des cendres inanimées , voilà ce qu'elle retrouvera de moi. Puisse l'amour en ce moment lui inspirer de douces pensées ! Puissent ses soupirs et ses tardives larmes me servir , du moins , de protection dans le ciel !

« Les instans fugitifs de mon bonheur passé reviennent sans cesse à ma mémoire. Je crois encore voir tomber du haut des rameaux agités une pluie de fleurs sur son sein. Je crois la voir as-

sis sur son trône de verdure, toujours modeste au milieu de ce triomphe d'amour. Une fleur tombait capricieusement dans les plis de sa robe, une autre sur ses tresses blondes qui, ce jour là, avaient l'éclat de l'or ; une autre sur le bord de la rivière, une autre dans les eaux. Une autre, emportée comme par le souffle d'une gracieuse illusion, semblait vouloir deviner un mystère, et dire : c'est ici que règne l'amour !

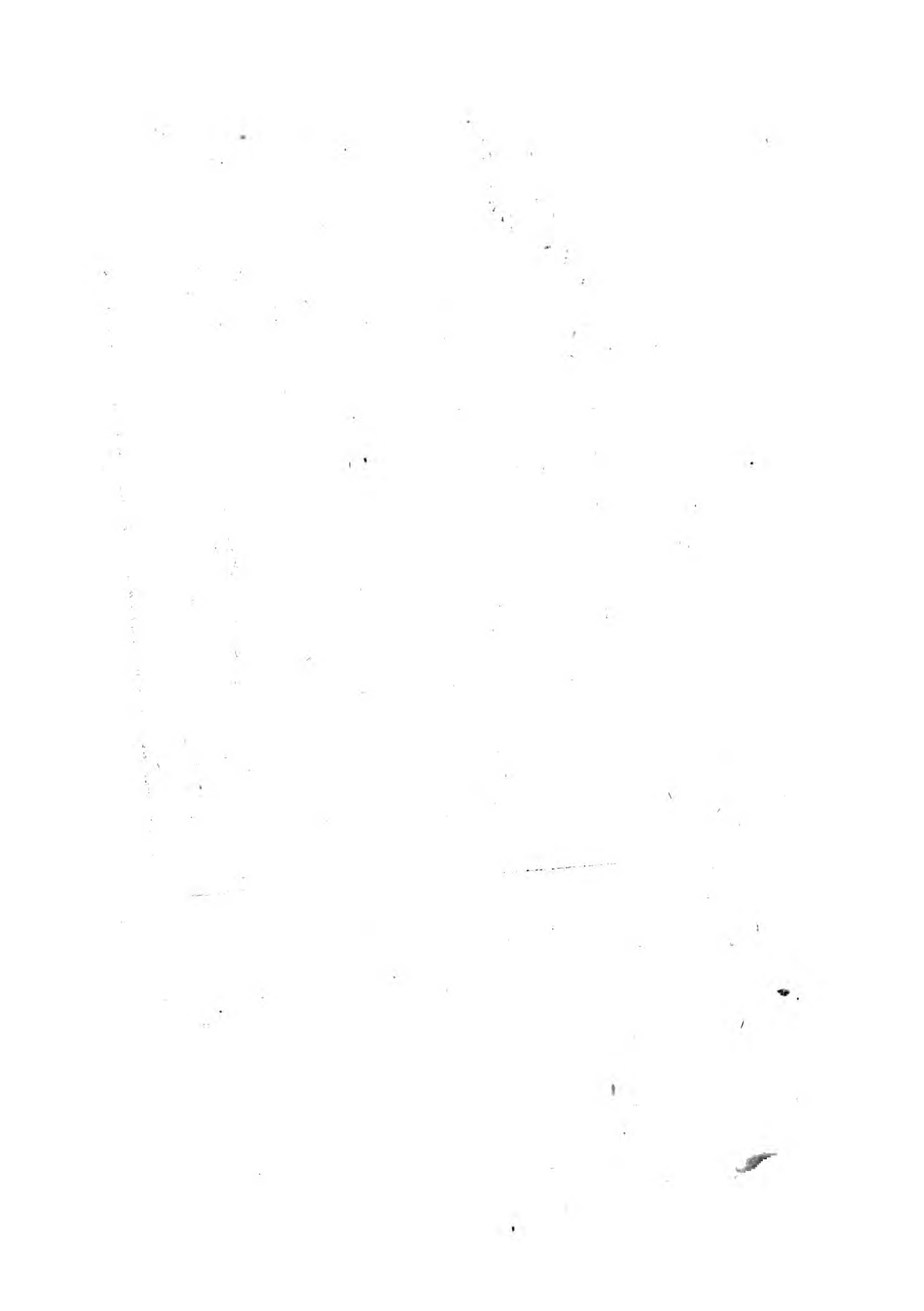
Que de fois m'écriai-je alors, plein d'une crainte respectueuse : Ah ! sans doute c'est une créature céleste !... tant les beaux traits de son visage, ses paroles et son sourire m'avaient transporté de ravissement ! Puis, je me dis en soupirant : comment se peut-il que je sois ici ! Quand y suis-je donc venu ?... Simple que j'étais ! je me croyais moi-même dans le ciel. — Depuis ce jour, ces lieux, ces fleurs, cette verdure ont pour moi tant de charmes que désormais je ne saurais trouver ailleurs la paix que j'ambitionne.

« Si tu pouvais, ô ma chanson, paraître aussi belle que les impressions de mon cœur sont profondes , je te dirais avec fierté : sors de ces bois et parcours l'univers.









SOUS PRESSE,

Du même Auteur ,

POÉSIES

DE

PÉTRARQUE

TRADUITES EN FRANÇAIS ,

(*Texte en regard*).

AVEC NOTES ET DISSERTATIONS CRITIQUES.



AVIGNON , IMPRIMERIE DE RASTOUL , PLACE PUIIS DES BOEUFIS .





